

La question « qui suis-je » admet – elle une réponse exacte ?

L'identité humaine, depuis la découverte ou la redécouverte de l'inconscient par le médecin viennois Freud, au XIXe siècle constitue l'un des domaines de la philosophie, mais aussi des sciences humaines et de la psychologie en particulier. « Qui suis-je » est l'interrogation de plus en plus inévitable auquel tout être humain un jour est confronté. « Connais-toi toi même » est sans doute le premier précepte philosophique. Ce qui implique que cette connaissance n'est ni simple, ni évidente. Et qu'elle n'admet sans doute pas sinon une réponse exacte, du moins une réponse monolithique. Au demeurant, la question peut même sembler au premier quelque peu absurde. Et pourtant, pour que cette réponse ait une quelconque validité, elle suppose sinon une exactitude mathématiques, du moins certains éléments stables qui permettent de tenir un discours valide sur le « je », le « moi », la conscience et ce qu'on appelle « le sujet ». Or, ce sujet est d'abord un existant, il est aussi un être pensant et il est un être agissant. Nous verrons donc successivement ces trois dimensions invariantes qui réfractent quelque chose de stable d'une identité humaine qui, faute de quoi, resterait inaccessible à tout discours rationnel.

I Au fondement de l'être : l'identité ou l'altérité ?

Il existe des éléments certains, constitutifs de notre identité : notre patronyme, notre nationalité, le sexe auquel nous appartenons. Ils sont comme constitutifs de notre être, de notre identité, voire de notre personnalité. Mais nous savons ou sentons bien à quel point ces éléments pourtant intangibles sont insuffisants et ne rendent pas compte de ce qui nous constituent, de ce « je » inaliénable ou supposé tel, et pourtant qui toujours nous échappe. **Spinoza** le rappelait en son temps, la faculté de persévérer dans son être, le « conatus », est l'un des éléments constitutifs de notre être. Le principe d'identité est l'un de ceux qui fondent la permanence de ce je sans laquelle nous ne pourrions vivre.

Mais nous savons aussi, en particulier depuis les travaux de **Freud**, que l'altérité est tout aussi constitutive de notre moi que l'identité. « Je et un autre », rappelait Rimbaud dans sa célèbre lettre dite du Voyant. Et quelle exactitude attendre alors d'un « je » qui éternellement nous échappe, dans les actes inconscients, les lapsus, les rêves et les symptômes. Qui suis-je si un autre parle à ma place et si le moi conscient n'est « pas maître dans sa maison ». Le « moi » ne peut-il se penser que divisé ? Et en ce cas, si l'unité de la conscience, telle que l'affirmaient **Pascal**, ou **Alain**, n'est qu'une illusion, quelle réponse reste possible à la question du « qui suis-je » ? Et pourtant, la psychanalyse et la psychologie ont été fondées comme discipline et continuent de répondre aux questions, parfois insolubles que posent l'identité humaine.

Si l'homme est d'abord un être existant, il est aussi un être pensant. Je suis aussi parce que je pense, je suis aussi ce que je pense.

II Au fondement de l'être : la pensée

« L'homme est un roseau pensant », l'aphorisme pascalien est une réponse à l'identité humaine. Qui suis-je sinon d'abord une pensée, et un être qui se pense lui-même, qui pense le monde. Qu'est-ce qu'un être pensant, « qui » pense en moi ? Conscience et connaissance sont deux étranges compagnons. **Kant** faisait de la conscience la condition de toute connaissance. **Descartes** y répond également : « je pense donc je suis », faisant de la pensée la condition de l'existence.

Mais c'est encore penser « l'homme » que le penser dans sa condition d'être pensant, et non pas penser le sujet, comme Nietzsche en fera l'amer reproche. Pour lui, le qui-suis-je ne se dissocie pas d'une entreprise de libération, et de la libération du « brouillard » d'idées, de discours, de tout le prêt à penser que toute société fournit. L'« ego » est pour lui, le moi en tant qu'il est libre de l'esprit de troupeau. Rien n'est sans doute plus difficile à évaluer exactement que la liberté humaine. Comporte-t-elle de degrés ? La liberté humaine se traduit en effet non seulement dans la pensée, mais aussi dans la parole. La pensée en effet se dissocie mal du langage. C'est ce que nous rappellent l'entreprise autobiographique. C'est ce que Popper mettra quant à lui en évidence : l'idée que le langage est au fondement de la conscience. La parole écrite aussi : **Saint Augustin**, **Montaigne**, **Rousseau**, chacun dans des contextes différents cherchent cette identité à jamais insaisissable. Leur réponse n'est pas une réponse exacte, elle est leur contribution à la lente recherche humaine de ce mystère qu'est la conscience et le « je ». **Proust** le cherchera dans le mystère de la mémoire. **Bergson** mettra au fondement de la constitution du moi l'intuition de la durée.

Mais toutes ces réponses impliquent l'homme dans sa réalité existentielle, en dehors de toute intersubjectivité. Or, nous sommes des êtres de relation, « des animaux politiques », disait Aristote. Et nos attitudes, nos discours varient en fonction des circonstances, des situations, des interlocuteurs.

III Au fondement de l'être : l'agir

*Mais je suis aussi un être qui agit, dans le monde. Nous sommes ce que nous faisons. Et pourtant, nos actes ne nous ressemblent pas toujours. Certes, « on agit selon ce qu'on est » selon la formule de **Thomas d'Aquin**, mais nous faisons aussi le mal que nous ne voulons pas et nous ne faisons pas le bien que nous voulons. Cette volonté humaine, fragile et divisée comme le moi auquel elle est comme affectée est au principe même de ce « moi » problématique. Je ne suis pas seulement un être qui ressent mais je suis surtout un être responsable qui agit. Et quoi de plus difficile à évaluer que l'agir humain. Si l'on agit selon ce qu'on est, aucun homme ne peut se ramener à sa seule action. L'être la déborde infiniment.*

Conclusion

La question « qui suis-je » ne saurait admettre de réponse exacte au sens strictement mathématique. Pour autant n'admet-elle aucune réponse satisfaisante ? Certes non. Le poète roumain V. Ghiorgghiu se définissait ainsi dans son autobiographie : « je suis le poète du Christ et de la Roumanie, voilà ma véritable identité ». L'identité véritable de l'homme se définit débord par ses choix autant que par la configuration de sa naissance. Par son agir autant que par la nature de ses intuitions. La vraie question est sans doute « ce que je suis »... Elle implique la « nature humaine »

Voir « la nature humaine »